

Samedi 17 Octobre 2020

CULTURE

Kaouther Ben Hania, la réalisatrice qui rêvait d'étudier toute sa vie

17 OCT 2020 Mise à jour 17.10.2020 à 12:00 Par Isabelle LIGNER [AFP](#) © 2020 AFP

Pour Kaouther Ben Hania, "chaque film est un nouvel apprentissage": la réalisatrice franco-tunisienne, dont le dernier long-métrage a ouvert vendredi soir le Festival du Cinéma Méditerranéen de Montpellier (Cinemed), parcourt avec audace depuis ses débuts des univers et formes cinématographiques très divers.

"Mon rêve, c'était de rester étudiante toute ma vie mais le cinéma me permet de continuer à apprendre et c'est jouissif", confie à l'AFP la scénariste et réalisatrice âgée de 43 ans.

Née le 27 août 1977 à Sidi Bouzid (centre de la Tunisie), où il n'y avait pas de cinéma, Kaouther Ben Hania appartient à "la génération VHS" qui a "grandi avec les films indiens de Bollywood".

En arrivant à Tunis pour des études commerciales, la jeune femme s'avoue qu'elle veut faire du cinéma grâce à la fédération tunisienne des cinéastes amateurs.

Installée à Paris, où elle a suivi notamment un atelier d'écriture d'un an à la Femis avant un master de recherche, la quadragénaire brune au visage volontaire y a trouvé une "tranquillité". Elle écrit seule et se lance dans chaque nouveau film "comme dans une histoire amoureuse".

En 2010, après plusieurs courts-métrages, Kaouther Ben Hania choisit la forme documentaire pour "Les imams vont à l'école" puis en 2014, le faux documentaire satirique pour "Le Challat de Tunis", balafreur réel ou fantasmé de fessiers féminins. Deux ans plus tard, dans "Zaineb n'aime pas la neige", elle livre une chronique sensible du passage à l'adolescence de l'héroïne, filmée entre 9 et 15 ans, entre la Tunisie et le Québec.

En 2017, elle franchit une étape décisive avec "La Belle et le Meute", ovationné à Cannes dans la sélection "Un certain regard". Constitué de neuf plans séquences, le long-métrage suit au plus près Mariam, qui lutte pendant une nuit pour porter plainte après avoir été violée par des policiers.

Revendiquant un message universaliste, Kaouther Ben Hania fait partie de la jeune génération de cinéastes tunisiens qui ont mis à l'écran des questions sociétales et politiques longtemps bannies sous le régime du président Zine El Abidine Ben Ali. Elle se dit "très excitée par ce qui se passe en Tunisie" depuis la révolution populaire de 2011.

"Sous la dictature, je n'aurais jamais pu réaliser les films que je fais aujourd'hui et qui sont soutenus par la Tunisie", souligne-t-elle.

"La Tunisie est encore en chantier, bien sûr c'est le chaos, ça angoisse la bourgeoisie que la plèbe se manifeste mais ces bouleversements sont les moments les plus intéressants de l'Histoire", juge-t-elle.

Avec "L'Homme qui a vendu sa peau", qui sortira en salles le 16 décembre, Kaouther Ben Hania s'éloigne de son pays natal mais frappe à nouveau les esprits en filmant avec brio la violente rencontre entre deux mondes - celui de l'art contemporain et des réfugiés, deux sujets qui la passionnent.

Sam Ali, incarné par l'acteur tunisien Yahya Mahayni (prix d'interprétation masculine à la Mostra de Venise) n'est pas "né du bon côté du monde". Après une arrestation arbitraire, il doit fuir la Syrie qui sombre dans la guerre et